

José Carlos Cataño

Pour enterrer les morts dans la parole

traduit de l'espagnol par Annie Bats

JOSÉ CARLOS CATAÑO est né à La laguna (îles Canaries) le 30 août 1954. Il a étudié les Beaux-Arts à Santa Cruz de Tenerife et Philologie Romane à l'Université de Barcelone, ville où il réside actuellement, après avoir séjourné, entre autres, au Maroc, en Israël et à la Martinique.

Livres publiés : *Disparos en el Paraíso*, 1982 ; *Muerte sin ahí* (1990-1994), 1996 ; *El Cónsul del mar del Norte*, 1990 ; *El Amor lejano* (poemas, 1975-1988), 1991 ; *A las Islas Vacías* (1988-1994), 1997. Il est également l'auteur des romans *El Exterminio de la luz* (1975), *De tu boca a los cielos* (1985) et *Madame* (1990). Une sélection de ses essais sur l'art et la poétique est rassemblée dans *Escritos* (1994). Il a participé à des expositions, collectives et individuelles, et a collaboré en tant que poète à des livres d'artistes.

Son œuvre poétique est présente dans diverses anthologies, parmi lesquelles *Littératures espagnoles contemporaines*, Gérard de Cortanze, 1985, *Cent ans de littérature espagnole* (Gérard de Cortanze, 1989), *Lectura de poesía canaria contemporánea* (Jorge Rodríguez Padrón, 1991), *Antología europea* Fabio Doplicher (1991), *Contemporary Poetry from the Canary Islands* (Sebastián de la Nuez, 1992), *Antología de la literatura canaria contemporánea 1940-1990* (Sebastián de la Nuez, 1994) et *Poésie canarienne contemporaine*, revue *Aires*, Jean-Gabriel Cosculluela, 1996.

NOUS LEVÂMES L'ANCRE, dit-on,
D'une île ombragée par un volcan.
Et je le crois. Je crois
À la triangulation de la montagne,
Pareille à la triangularité de l'île nouvelle,
Qui veille sur la parole secrète des eaux.
Je crois à ce quai, à la dernière promenade,
Rues de pierre noire
Et sans adieux :
Ou l'on nous haïssait
Ou nous ne signifions plus rien
Dans les annales de la cité de la mémoire.

Mais enfin
Ce fut la première et dernière occasion, là,
De nous enrôler dans une même entreprise,
Sans que personne n'en sût les raisons :
Expulsion ou désir imprévu de richesse,
Là où le soleil charrie la mémoire,
Là où certains voient une forme de la clarté,
Courbe, tendue, prête à sauter le pas
Vers un autre ciel, clair et prêt à son tour
Pour un autre pas.

ILS NOUS obligèrent à oublier
Le lieu où nous étions,
Même cela, le lieu où nous étions.
Notre patrie, est-ce la langue ? Habite-t-elle
Dans la cité remémorée de l'or ?
Silence d'un ciel sans au revoir.
Au pied d'un autre volcan,
Y a-t-il une patrie à chanter ? Nous traçons
La couleur de l'ombre
Des corps absents et nous nommons
Ce qui la ravive
Avec les traces des effacés
Et des lettres de leurs bourreaux.

EN AVEUGLES nous écrivîmes
L'île perdue et nous feignîmes
De l'atteindre un jour par mer
Comme si c'était la vraie.

La mort se tapit
Dans le flot de ces pages.
Gonflent leur voileure
Les dieux du dépaysement.

Le poète, le chiffonnier, ceux de l'art de l'argent,
Échoués ici sans en savoir les raisons.
Et peu importe s'il en existe aucune.

Pas la voix, brisée et reprise.
C'est la voix perdue dans l'écho de la nef que nous écrivons.

LE LIVRE, ses lettres éteintes.
La détresse le tient ouvert.
Temple à la chasse des voyelles,
Cierges et leçons de la douleur
 qui se déplace
Et dans la maison de l'aimé trouve refuge.
Il nous tient dans le réconfort
Car
– Nous errant dans la lecture, gauches dans la lecture,
Et même dépossédés de foi –
Erreur fait jaillir son éclair.

NOUS DESCENDIONS
Sans cartes ni astrolabes,
Sans avoir appris à orienter
La proue selon le battement des vagues.
Un grand courant nous balançait
Vers un sud impensable ; *da vero*,
Nord d'un continent obscur.
Et de très blancs oiseaux migrants
Comblant de vie le ciel pour accomplir
Un rite,
Nous alors étrangers à un destin
semblable.

De près, la côte karstique
Trésors travestis
Sous des murs en torchis roux
Et des aubépines.

Rose des Vents ignorée.

Noms

À l'abri de l'or de l'air
Qui nous poussait
Tant ou plus que le fleuve secret de la mer.

Et de l'un et de l'autre nous apprenions
L'art possible dans le bannissement,
L'art de l'argent, l'art de cocher
Des écorces et des restes solides à la dérive.

DÉAMBULER seul à ciel ouvert
Entre des forêts de ferraille,
Des décharges de livres, des pages arrachées,
Des dépouilles abandonnées par la rapine.
Et, quelquefois,
Le désir d'écrire une
Non possible, non croyable
Nostalgie, car fausse, elle serait fausse,
Rêvée, comme toute origine première.
Oints tout entiers de couleurs, de la couleur
de l'étranger.
Dans des îles nouvelles, de fixe étrangeté,
Ils nous prêtèrent leur passé
À leur escient que le temps jadis
Est aussi peinture.

LA NUIT CÈDE et c'est toi seul,
S'il est quelque chose c'est toi seul
Que le vent ramène,
Rompant l'amoureuse alliance
Entre les choses vécues
Et la hâte de les sentir
Dans des signes palpitant de nouveau.

Les images brûlent, fond
L'imaginé
Et ce qui imaginé
Ne peut être.
S'enfoncent, au fond s'enfoncent
Lueurs et traînées de ciel,
Augures d'une chaîne ténue,
Une paix brève. Pas même une trêve.

SEUL survit le nécessaire,
Mais qui oserait suggérer
Ce qui est nécessaire. Car arrive aussi l'heure
Du détachement
Et ce qui dans notre esprit était indispensable
Comme toutes choses aimées se dissipe.
Ces lignes se dissipent.
Ils partirent il y a longtemps
D'une île à l'autre. D'une île autre
Vers une mer encore à nommer.
Montagne ou décharge,
Égout d'images sans vie.
Oubli : deuil et pensée,
La parfaite vague dernière
Contre le torse pourri.

LE MIROIR NE RÉPOND pas avec cet autre
qui pourrait séparer, trancher dans le vif, consoler.
Au lointain,
Aux lointains de quelque chose comme
Un toit, ou un vaste, solide îlot de soleil.

L'ombre fatigue,
Ce maigre contour donné à la mer,
Au vent et aux nuages, aux signes
D'une explication sans doute interrompue.
Absente
L'image de l'autre dans le miroir, qui sommes-nous ?
Plus qu'un miroir désaffecté, cela fait mal
D'être une unicité précoce, une prime respiration,
Une chute prématurée en soi-même.
Un visage indéfini,
Même du côté de la nuit, je cherche.
Transgresser
Est l'esprit du lieu, infime ou menacé.
Et cependant, au bord de l'aurore
Je sens qu'il n'y a plus de place pour un autre,
Dialogue avec sa face enflée, enflée
Par un deuil antérieur au pleur.

Trop tard venu lui aussi devant le miroir.

REVENIR

À la maison dite promise
Estompe le Livre, clôt
L'incertitude,
Achève ses pages. C'est
Redonner du souffle à ceux qui croient
en la page première, au commencement qu'ils prennent
pour réel.

C'est
Se donner allègrement une raison
De faire échouer la traversée incessante.
Revenir et comprendre le Livre c'est
Refondre l'épée et l'ignorance
De ceux qui t'expulsèrent.
Croire en une image unique,
Celle qui regarde tout, omnisciente.

OCÉAN

Et des baisers de lave fixant des vagues.
Comment alors une parole pouvait-elle être ?
Ce regard en silence,
L'usure,
Tombant, se précipitant,
Limant à nouveau le profil.

Sans penser au temps,
Ni attentifs aux limites, nous regardons. Tout juste
Le rivage qu'affilent les alizés
Et la marée haute battante
De l'autre côté.

Île de toujours, ancienne ou émergente,
D'un maintenant fictif où ancrer
Un double pour notre dérive.

Et des lignes comme des crêtes, des dentelles célestes
Ou des écorces de cratère en coupe
Dans la langue de sable,
Entre l'obscur océan de l'origine
Et l'étreinte falaise, qui guette.

MÉMOIRE qui ne fait rien germer,
Vert des forêts, genêt blanc,
Languide
Bleu de tant d'argent
Sur le profil fulgurant de ce qui est
Triangle, ombre sur mer,
Pays ou paysage, mémoire dérobée
Et la juste part de complicité
Et de remords
Pour enterrer les morts dans la parole,
Scellée dans les cavités des cimes,
entre l'océan qu'ils ne regardaient jamais
Et le murmure de la terre fumante.